

Un monument de 1028 pages

Un silence d'environ une demi-heure, de Boris Schreiber
(éd. « Le Cherche-Midi »)

AUTOBIOGRAPHIE

Notre collaborateur parisien Éric Ollivier a écrit cette chronique plusieurs jours avant que ne soit attribué le prix Renaudot à Boris Schreiber. Son enthousiasme (« on n'a pas fait mieux depuis longtemps ») pour cet énorme autobiographie (trois mois de lecture !) rejoint celui des jurés Renaudot qui ont décerné, à 73 ans, son premier grand prix littéraire à un écrivain apprécié des critiques mais peu connu du grand public.

On a envie d'écrire à propos de ce livre : halte, à ne pas manquer. C'est l'inattendu de cette année si grise dans l'édition. C'est un monument de poids qu'aucun lecteur curieux ne doit ignorer, mais il faut du courage : le livre est très gros et très lourd. La seule solution est de le lire par petits morceaux : bien planifiée, la lecture de ces 1028 pages composées si serrées qu'elles valent le double, peut occuper un trimestre. Cela en vaut la peine, c'est dense et riche, c'est tragique et cocasse, c'est rébarbatif et attachant.

Schreiber tourne autour de son nombril gros comme un obélisque à l'époque de son adolescence. Joyce avait frappé en publiant un énorme ouvrage nourri de 24 heures d'association d'idées (pour dire brièvement). Notre autobiographe 96 a disséqué impitoyablement pour lui et

pour les autres, quelque années de sa jeunesse jusqu'en 1944 ; presque jour après nuit, heure après heure.

Il n'est pas pour rien fils d'immigrés russes, ce futur jeune Français ; il est l'incarnation de plusieurs personnages de Dostoïevski.

Voici un écrivain qui n'a pas résisté à aller fouiller dans tous les recoins de son âme, avec cruauté et attendrissement. Il ne donne pas un livre de divertissement, mais une complainte pathétique sur le désespoir, la solitude d'un jeune homme à la recherche de soi-même, blessé, déchiré par la vie et par ses idées fixes.

Pour une fois, la critique parisienne n'a pas laissé passer l'occasion de saluer un cas unique dans l'édition actuelle. Nos confrères ont fait un grand sort au livre de Boris Schreiber, auteur qualifié [de] « paria magnifique » par l'un ; ouvrage ironiquement désigné par cette approximation, le « tout-à-l'égo », par l'autre.

Comme œuvre intime, on n'a pas fait mieux depuis longtemps, avec tous les détails peu alléchants que cela implique, mais tout passe parce que c'est fort. Il a du souffle, cet écrivain presque délirant. Et il sait tenir en haleine, *a contrario*, malgré les minuscules détails qui devraient ne concerner que lui-même.

Parce qu'il y a, sous-jacent, un roman d'aventures dans cet édifice à la première personne qui pourrait se résumer par la tragique question : comment une famille juive parviendra-t-elle, à Marseille notamment, pendant l'occupation, à échapper aux Allemands ? La réponse est dans les péripéties vécues (cela ne sent pas l'invention) par le père, la mère et le fils unique.

Le sujet de ce roman-détresse plein de personnages inattendus, eux aussi, est la singularité même. Et le style de son auteur est vraiment original. Et haletant.

Les paresseux ne sauront pas ce qu'ils perdent. Aux autres, les plaisirs (si l'on peut dire, par moments) de la découverte. On a rarement conduit une catharsis aussi loin.

Éric OLLIVIER